

Le Chevalier à la Rose de R. Strauss

Au capitole Toulouse

Alchimie du rêve et de la réalité



Les amours d'automne comme les roses de septembre sont éphémères et fragiles.

Accorder "toujours" avec le lien sentimental ou/et sensuel ou amical qui unit deux êtres, semble, à certains, tenir de la dérision.

Mais aussi, l'homme ou la femme mûrs, tentés et glissant à l'attrait d'un tendron ou d'une jeune fille, s'expose à bien des pleurs si le sens de l'humour n'y glisse la patte .

L'argument du célèbre opéra de **Richard Strauss**, *Der Rosenkavalier* tenant du livret d'Hofmannsthal, résulte en grande partie de la suite non musicale des *Noces de Figaro* de **Mozart** et **Da Ponte** d'après Beaumarchais créateur de ces personnages .Qui nous le savons conquiert la gloire sous les derniers jets de poudre à perruque et pincements de mouches .Il énonce la galanterie selon le chic français, sa grâce, sa légèreté mêlées à la tendresse sensuelle et au jeu des plaisirs de l'instant.

Aquarelles et peintures reproduisirent à l'envie ces figures et visages avant, pendant et après les échanges amoureux, coquins et libertins dont la fraîcheur et la fuite de l'heure furent le prodige et l'extase. Un modèle qui fit fureur et trace dans les siècles. Aimer de noble façon mais sans contrainte d'aucune sorte que l'on soit citadin, valet ou campagnard. Une morale écornée mais qui cependant déjoue l'irréversible par un jeu de balancier habile dont nous avons perdu le sens. On retrouve un beau jour la vertu de se ranger masquant les débridements et les transports comme nombre de diabolotins qui sans se faire ermite se rangèrent en bons pères de famille .



Pour l'heure ! Cajoler l'éphémère, renouveler la volupté d'un perpétuel premier instant. Le poursuivre au travers de conquêtes et vivre dans le ressenti d'une impalpable essence..À chaque fois l'élan d'un premier baiser fait glisser les précédents aux oubliettes de la mémoire ! Et d'une première sensation de battement d'aile sur une chair que l'on attend comme sa propre chair, l'on ressent l'éternel frivole d'un cœur qui ne sait qu'oublier. Les rêves immanquablement se résolvent face à la réalité dans l'alchimie du temps, ce miroir déformant qui nous réinvente parfois.

Et si Mozart/Da Ponte écrivent *Così fan Tutte* ou l'École des Amants, Strauss avec Clemens Krauss nous donnent en fin de vie et fin d'époque **Capriccio** .Une fois encore, une femme, encore belle et désirable se lamente

joliment devant son miroir de rides qui ne froissent pas encore son visage. Cela tient de la coquetterie et du badinage et comme les roses ou la porcelaine , nous résistons peu à ces échanges et à ces instants d'une vie vaporeuse qui font que nous aurons vécu...Une peu en rêve...Et bien souvent je l'espère dans la réalité.ce qui est affaire de caractère.



Nous sommes dans la Vienne de l'Impératrice **Marie Thérèse** que s'attachent à raviver dans sa somptuosité aux couleurs de l'aube du XX e siècle, deux artistes

déjà célèbres amoureux de leur art. Une princesse de haut rang, mariée à un barbon dès la sortie du couvent, parvenue à l'âge de toutes les certitudes, papillonne avec tact et discrétion. Elle rattrape ses seize ans dans les bras de tendre damoiseaux qui lui apportent avec la sensation de vivre une part de bonheur et sentiment de pas être uniquement un pion si indispensable et représentatif qu'il soit, sur l'échiquier de l'Empire. Mais un jour, pour Octavian la voluptueuse frivolité vire à la tendresse profonde. Le cœur et les sens jouent avec moins de désinvolture. L'attrait de folies futiles cède à l'amour... Mais il doit en être selon l'ordre des choses et d'un regard Sophie fera tomber Octavian à l'escarcelle fleurie de blanc de ses seize printemps. La grande dame cède la place avec superbe. Émue jusqu'à la brisure imperceptible, elle offre à cet amant si cher, celle qui, sans doute, ressemble à la jouvencelle qu'elle fut. Il faut sans doute avoir vécu cela pour goûter le sel de l'existence. Il y a des ruptures qui valent des conquêtes, surtout lorsque l'on reste maître du jeu.



La production de Toulouse a magnifiquement répondu à l'opulence et à la délicatesse conjuguées de cet incomparable page. Tout le raffinement des attitudes psychologiques et des jeux de l'amour et de l'inévitable nous étreint aux premières mesures. Quatre heures vécues hors du temps et de l'espace. Même pour les "initiés"

et autre amateurs de Strauss, ce **Chevalier** demeurera dans les cœurs de manière incomparable. Tout y a été parfait et tout à fonctionné à merveille.

Nous avons pleuré de tendresse et de joie, remués jusqu'au fond de l'âme par tant de réelle beauté. Et nous sommes réveillé de ce moment de bonheur inouï pris d'une allégresse vibrante et faisant un triomphe absolu à la distribution, rappelant même, fait exceptionnel, le metteur en scène à la fin de la dernière représentation. **Nicolas Joel** recevait ainsi, le témoignage d'un public qui le regrette déjà . **E.Frigerio** et **F.Squarciapino** assuraient décors et costumes dans un style mêlant sobre élégance et tonicité. Un dégradé de beiges, d'or et de blancs à peine grisés que relève quelques couleurs trachées. Un mélange de rigueur militaire adoucie et de chic parisien d'une richesse épicurienne , tenus aux limites du goût et du bon ton.

Intelligence et raffinement conduisaient le jeu des acteurs qui sont parvenus à accorder chant et jeux de scène avec un dynamisme créateur absolument remarquable et un naturel confondant. Mais nous devons aussi ce quasi miracle à la direction d'orchestre de **Jiri Kout** . Originaire de Prague il possède la main de ce style de partitions. Sachant créer une complicité entre chanteurs et musiciens , il accomplit ces chassés-croisés de lyrisme opulent aux redondances parfois emphatiques avec des instants de pure élégie chatoyante et bruissante de douceurs fleuries. Contours soulignés , effets à peine accusés, **J.Kout** manie l'humour qui se doit de frôler le grotesque avec équilibre et parvient ressaisir les sonorités parfois portés à l'extrême en rappelant à lui les capiteuses profusions de la partitions pour les convertir en éthers d'un soir de printemps qui vous transporte au ciel.

Cette production possède la qualité primordiale de permettre à chaque intervenant de s'inscrire dans la réussite générale en déployant son propre talent . Loin d'être une reconstitution historique elle étincelle de lumière contemporaine. Aucune imitation mais un ensemble de variations dépouillées sur l'époque de l'action qui, dans cette œuvre, est incontournable.

De la fosse à la scène, vibrent la passion et la tendresse, la nostalgie et l'énergie renouvelée de vivre, de partager et d'offrir des instants d'un bonheur ineffable. Rarement le public ne se montre aussi proche d'accomplir une partie du chemin ! Et ce soir là nous étions portés par la représentation, comme immobilisés avec elle.



Car **Nicolas Joel** parvient à nous extraire de notre train journalier pour nous faire entrer dans l'imaginaire .Il suscite à notre insu parfois, ce besoin de vivre l'utopie bénéfique de l'ivresse des sens un peu folle, sans âge, ni patrie d'élection, de personnages plus intelligibles dans leur virtualité que nous mêmes, taraudés par notre assujettissement ordinaire. Amoureux de l'amour, plus que du partenaire si convoité parfois, ils vibrent au rythme de leur désir et de leur état, aveugle et insensibles à la fuite du temps. Ils figurent à nos yeux dessillés aux feux de la rampe le triomphe de la jeunesse ,sa fragilité comme de sa force face au désenchantement(La Maréchale) ou à la résignation(Baron Ochs).Enfin il nous apporte l'oubli salvateur et neutralise l'affrontement avec nous même, nos passions éteintes et passées, nos temps morts, nos élans à contre cœur et nos abandons...Qui, grâce au théâtre s'étiolent dans la moiteur des souvenirs pour enfin s'effacer à force de réminiscences et d'évocations d'un temps qu'il fut sans doute le nôtre . Sommes à Vienne ?Ou bien dans un tableau à Trianon ou bien chez de la Marquise de Pompadour ? Allons nous pousser l'escarpolette de Fragonard ?Qu'importe, les Cours de l'Europe ont copié Versailles et Paris. Les bourgeois anoblis comme Fainal, le père de Sophie, sont devenus la noblesse et se sont fondus à leurs miroirs. Les colifichets, les petits chiens , le coiffeur perruquier et les demandeurs de toutes sortes assiègent

une Princesse qui assume une vie sociale et mondaine dans toutes les règles d'une étiquette presque interchangeable de Londres à Paris et Vienne ou bien Ansbach .Et l'auberge où le Baron Ochs est confondu, fleure les amours ancillaires. L'atmosphère pour irréaliste qu'elle semble est donc bienheureuse, le conte de fées d'hier,n'est pas plus incohérent que les magazines d'aujourd'hui. Et Sophie,la Maréchale échangent des politesses et des grâces en effleurant l'âme de l'une à l'autre ,dans le même soucis de ne pas trop pâtir de cet égoïsme que nous, femmes n'attribuons qu'aux hommes. Même encore à présent !

Marivaudage,libertinage et fuite du temps avec R.Strauss et Hofmannsthal la comédie et la farce donnent une leçon de vie. Et nous allons au théâtre et à l'opéra pour vivre par procuration ;ne l'oublions jamais.

À Toulouse en cette fin de saison ce Chevalier a fait salle comble.

Mise en scène et direction d'orchestre se sont accordées à la perfection.À la magie du décors et des costumes des lumières et répondait la musique de Strauss servie comme rarement par l'Orchestre de Toulouse en pleine possession de ses moyens et chargé d'émotion et de talents.

Quand à la distribution elle s'est révélée absolument idéale.

Chacun des chanteurs mérite compliments et fleurs. **Remy Corraza** étant leur aîné saluons sa performance et son entrain .Tout comme celui de **Ismael Jordi,Andreas Conrad**,

Elsa Morus et **Eike wilm Schulte** dont le **Faminal** (basse) énergique, bien joué et chanté, nous rappelle que ce type de chanteur apporte autant de soin et de talent à leur interprétation que les premiers rôles et qu'ils participent tout autant à la réussite.

Mais nous devons citer le quatuor qui mène l'action,car il est rare de se trouver en présence d'un tel plateau.

En premier lieu **Sophie Koch** qui figure l'**Octavian** actuellement le plus authentique de notre temps. La voix est d'une beauté souveraine,un timbre de caractère,coloré et irisé. Un voix gainée et flexible .L'ambitus parfait du rôle ave des aigus somptueux et un medium large et souple. L'expression,la fermeté et la douceur conjuguées de son phrasé ,tout en elle génère l'enchantement d'un personnage à la fois séduisant,sérieux et candide. Depuis **Jurinac** et **Dupuy** ,aucune mezzo n'a su conjuguer avec une telle adresse vocale,une telle technique et une telle pertinence psychologique,ces inflexions nimbées d'ambiguïtés qui exigent autant de retenue que d'élan divers. Elle

possède ce Chérubin à merveille, elle en a l'allure et la voix exacte. Et nous la retrouvons à Avignon dans quelques jours en **Adalgise** .

Face à cet irrésistible Octavian la **Maréchale** de **Martina Serafin** brille comme une étoile de première grandeur. Ni maternelle ni vampe mais femme .Noble et tendre ne laissant percevoir que les quelques instants de faiblesse amoureuse qui sous tendent l'expression d'une femme de caractère assumant une destinée. La voix somptueuse, idéale et naturelle, possède toute la force, la souplesse et la tension d'une expression passionnée qui assemble douceur ,prégnance et versatilité du sentiment et de l'expression. Une Maréchale altière sans raideur à laquelle l'amour donne quelques griffes sans tomber dans le pathétique de la désillusion Son fameux monologue sur la fuite du temps attaqué d'une dicton fluide prend peu à peu un ton à peine nimbé du frisson discret de l'émoi d'une âme qui se domine. Face au chagrin, et même si ce chagrin l'assaille comme une lame la ressource de l'expression est si remarquablement étudiée qu'il n'en paraît que l'onde de choc. Le visage admirable se pare d'un sourire pâli, un léger vibrato palpite à l'aigu .Et elle termine l'acte bouleversée mais résolue à n'en rien laisser sentir ni voir tout en abandonnant tout de même quelque bribes d'elle même au passage. Du grand art. Voici un soprano lyrique digne de l'école de chant viennoise.

Kurt Rydl réussit toujours ses Barons Ochs. Personnage de théâtre, révélateur du temps et de la réalité de la société, il conduit l'action de façon induite. La voix de **Rydl** allégée et souple ne caricature pas ce rôle mais le déploie habilement avec efficacité. Une partition dans laquelle se jouent le ridicule, le noble et la dérision pour camper un être gaspilleur, mauvais garçon désargenté, brouillon et prétentieux. Il y a du Falstaff dans ce bonhomme sans la verve italienne ni l'élégance anglaise mais qui singe encore le gentilhomme .

Contrepoint indispensable aux trois autres **Kurt Rydl** conçoit sa partie comme telle et illustre ce rôle tant vocalement que sur scène dans cette perspective.

Enfin **Anne Catherine Gillet** se révèle une **Sophie** fraîche, pimpante et alerte. Dotée d'une voix naturelle bien timbrée et personnelle elle élance ses aigus avec élégance et virtuosité ,en souplesse et avec une justesse harmonieuse et une maîtrise technique très musicale. Un charme discret qui passe la rampe. Elle a tenu sa partie dans le trio final avec (Koch et Serafin) à la perfection. Ce trio tant attendu pour lequel les trois femmes déploierent leur talent mais aussi une

affinité et une intelligence des rapports de circonstance, d'une sensibilité bouleversante. Apportant ainsi en pleine harmonie avec la poésie subtile et pénétrante de l'oeuvre une conclusion poignante, pourtant frémissante d'un bonheur à découvrir offert, malgré tout à chacun des trois personnages. Cette soirée en tous points magnifique par l'harmonie des éléments mis en complicités appartient est sans conteste l'une des plus belles productions du Chevalier à la Rose depuis sa création en 1911.

Amalthée